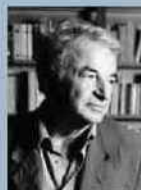




EXTRAIT ROMAN FRANÇAIS

AVANT-PREMIÈRE



BIOGRAPHIE

Né en 1947 à Boulogne-Billancourt, Olivier Rolin passe son enfance au Sénégal avant de suivre des études de lettres et de philosophie à l'École normale supérieure. Membre dirigeant de l'organisation maoïste de la Gauche prolétarienne et frère de l'écrivain Jean Rolin, il publie son premier roman, *Phénomène futur*, en 1983. Il poursuit depuis une œuvre inspirée à la fois par son engagement politique, mais aussi par ses voyages, ainsi que ceux de Rimbaud et de Conrad notamment. Une œuvre couronnée par le prix Femina en 1994 pour *Part-Soudan* et par le prix France-Culture en 2003 pour *Tigre en papier*.

H. TIRAY

Baïkal-Amour

Olivier ROLIN



Baïkal-Amour par Olivier Rolin, 180 p., 21 €. Copyright Paulsen. En librairie le 26 janvier.

LE LIVRE On connaît depuis longtemps la passion que voue Olivier Rolin à l'histoire et aux paysages russes. L'homme a arpenté les quatre coins de ce pays immense, cet espace sans bornes qui lui a déjà inspiré quelques beaux ouvrages, dont *En Russie, Sibérie* ou le somptueux *Météorologue*. Pour ce nouveau livre, l'écrivain a décidé de prendre la tangente, au sens littéral du terme : la Magistrale Baïkal-Amour (BAM), « l'autre Transsibérien », une ligne de chemin de fer tracée par les prisonniers du goulag et achevée en 1984. Soit plus de 4 000 kilomètres de voies, qui s'enfoncent depuis Taïchet vers les rives septentrionales du lac Baïkal, avant de plonger à travers la steppe vers Komsomolsk-sur-l'Amour et le détroit de Tartarie. Un singulier périple que Rolin embrasse avec l'ironie des « vieux renards », mais aussi l'œil

aiguisé de celui qui ne veut rien rater : paysages glacés, forêts infinies, cours d'eau torrentiels, tunnels interminables, compagnons de voyage éphémères qui évoquent à mots couverts les soubresauts de la Russie, cet ours triste jamais tout à fait assoupi. Passager du BAM, Olivier Rolin reconstitue ainsi dans cet envoûtant récit l'histoire de cette ligne à jamais associée à la déportation, évoque Anton Tchekhov et Henri Michaux, médite aussi sur sa propre inclination au départ, à la fuite. « Voyager, c'est se déshabituer. C'est aussi aller à la recherche d'une partie perdue de nous-même, tellement perdue qu'on ne saurait dire en quoi elle consiste, ni même si elle a jamais existé. » La Sibérie orientale n'a rien d'une terre hospitalière, mais il y a pire guide qu'Olivier Rolin pour la découvrir.

Julien Bisson



1

Vers le lac Baïkal

HIER, À SAINT-PÉTERSBOURG, un grand vent tiède faisait friser l'eau des canaux, très bleue sous le soleil, et voler les robes légères des filles, et claquer les drapeaux qui pavosaient la perspective Nevski – c'était le 8 mai, la veille du Jour de la Victoire en Russie, et on se serait cru dans un 14 juillet d'autrefois peint par Claude Monet. Ce matin, à Krasnoïarsk, une aube sale, jaunâtre, se lève dans les tourbillons de neige. Grues et chalands enfarinés sur le Léniçseï, et une ville fantôme comme vue au travers d'un verre dépoli. Même pour la Sibérie, ces frimas sont inhabituels, le chauffeur de taxi qui m'a amené de l'aéroport n'avait pas vu cela depuis trente ans. Dans un coin de la salle d'attente de la gare, un assez minable petit buffet offre au voyageur frigorifié du thé brûlant et des *pirojki* gras. Les tables et chaises de plastique publicitaires font contraste avec le lustre monumental et les chapiteaux corinthiens, vestiges des fastes révolus de l'Union soviétique. Le Transsibérien Vladivostok-Moscou fait une entrée majestueuse, ses wagons coiffés d'une crinière blanche. Mon train à moi, le rapide 82 Moscou – Oulan-Oude, sera là à 2 h 42, à 6 h 42 en fait, mais étant donné l'immensité du réseau ferroviaire russe et le nombre de fuseaux qu'il traverse, les horaires sont toujours exprimés en heure de Moscou. C'est l'occasion, pour ceux qui sont portés à l'anxiété (c'est mon cas), de montées soudaines d'adrénaline : on est arrivé en gare avec une confortable avance, mais si on s'était trompé dans le calcul du décalage horaire ?

Enfin là, on ne s'est pas trompé. Le rapide 82 entre en gare à l'heure prévue, *totchno*. J'aime les trains russes, leurs longs wagons cannelés, gris et rouge, l'espace de petite coupée qui permet de s'y hisser, le couloir desservant les compartiments, à l'ancienne (il y a beaucoup de choses en Russie qui rappellent les jours d'autrefois, c'est un des charmes discrets de ce pays), l'impeccable blancheur amidonnée de la literie des couchettes, le samovar qui ressemble à un vieux percolateur ; j'aime même leur lenteur, pas plus de soixante kilomètres à l'heure en moyenne, qui permet de se laisser doucement engourdir par la monotonie du paysage. Ils tiennent dans la littérature russe une place bien plus importante que dans la nôtre, il me semble : c'est dans un train que commence *L'Idiot* et que se déroule le récit de *La Sonate à Kreutzer*, c'est dans un wagon que Vronsky rencontre Anna Karénine et c'est sous les roues d'un wagon qu'elle mourra, c'est au long d'un interminable voyage en train que le doc-

teur Jivago fait la connaissance de Strelnikov, le mari de Lara ; d'innombrables trains sillonnent les œuvres de Bounine, de Nabokov ; Tolstoï meurt dans une gare. J'aime les trains russes, et c'est heureux, car je suis au début d'un périple ferroviaire de près de cinq mille kilomètres. Une petite étape sur la voie du Transsibérien, d'abord, jusqu'à Taïchet ; puis les quatre mille trois cent et quelques kilomètres du BAM, la Grande Ligne Baïkal-Amour (*Baïkal-Amour Magistral*), dont la construction, débutée en 1934, arrêtée par la guerre et les incroyables difficultés rencontrées dans un désert glacé, sur un sol gelé en profondeur, marécageux en été, reprise sporadiquement après 1945, démarra vraiment au milieu des années 1970 pour s'achever à la fin des années 1980. Elle se sépare du Transsibérien à Taïchet, un peu moins de sept cents kilomètres avant Irkoutsk, traverse la Léna, touche le nord du lac Baïkal puis file vers l'est à travers le plateau sibérien, franchit plusieurs chaînes de montagnes, passe le fleuve Amour et débouche sur le détroit de Tartarie joignant la mer d'Okhotsk à la mer du Japon, en face de l'île de Sakhaline (ces précisions un peu casse-pieds à l'intention de ceux qui savent lire les cartes – les autres, lisent-ils des récits de voyage ?).

Brume, hachures des bouleaux sur le blanc de la neige, fondrières, de loin en loin (de très loin en très loin, plutôt) un entassement de palissades de guingois et de baraques de bois noir à toits de tôle surmontés de hautes cheminées grêles, semé d'épaves automobiles : lent défilé d'un paysage sibérien typique, profondément mélancolique, scandé par le staccato des roues aux jointures des rails, masqué parfois par le passage d'interminables trains de marchandises (encore une chose qu'on ne voit plus guère chez nous, et qui rappelle l'enfance). Au bout de sept heures, la neige floconne sur les tombes d'un cimetière dans la forêt, marquées de croix orthodoxes ou d'étoiles soviétiques, et tout de suite après c'est Taïchet. À vrai dire, cette escale ne donne pas tellement envie de continuer le voyage, mais il est trop tard pour faire demi-tour. D'ailleurs, on s'y attendait, on n'est pas un bleu. C'est tout de même le moment où on se demande pourquoi on n'est pas allé se balader en Océanie.

Taïchet n'était pas grand-chose d'autre qu'un camp de transit du Goulag, et cela se ressent dans son apparence actuelle (c'est d'ailleurs une bonne partie du paysage désolé des petites villes russes qui porte cette empreinte). Soljénitsyne évoque cette contagion du camp sur son environnement : « Ainsi l'Archipel se venge-t-il de l'Union qui lui a donné le jour. Ainsi chacune de nos cruautés se retourne-t-elle contre nous. » Et il cite Taïchet, avec encore Bratsk, que traverse le BAM, et Sovietskaïa Gavan, son terminus, comme



une des villes caractéristiques de cette « zone nauséabonde » qui jouxte la pourriture des camps. Le poète Anatoli Jigouline, qui passa par le camp de transit en 1950, la décrit ainsi telle qu'elle lui apparaît à son débarquement du train de déportés : « Rues vides, non pavées, sales après la pluie. Bourgade grise, toute de bois. Maisonnettes et palissades vétustes et humides. À gauche une petite usine sentant le goudron et la créosote. De tous côtés, loin, verte, bleue, la taïga infinie. » Cette usine fabriquait des traverses pour le BAM, et la créosote employée comme conservateur du bois, dit Soljénitsyne, pénétrait la peau et les os, puis les poumons, « et c'était la mort ».

Jigouline raconte dans son livre *Tchornyé Kamni* (*Les Pierres noires*) une scène dont il fut le témoin à son arrivée à Taïchet. Dans un des wagons, il y avait des femmes de « banderistes », des nationalistes ukrainiens, avec des bébés. Un soldat de l'escorte frappe l'une d'elles à coups de crosse. Un prisonnier républicain espagnol ne peut supporter ce spectacle et sort du rang, en dépit des objurgations de Jigouline qui lui dit qu'il va se faire tuer. « Je vais te crever les yeux, tripes de chienne », crie-t-il au soldat qui le vise, mais n'ose tirer. Le commandant du détachement arrive au pas de course et lui ordonne de tirer : « Tire, crétin de Vologda ! » et, comme le soldat, pétrifié, ne se décide toujours pas, il sort son revolver et l'abat. À la suite de quoi les déportés doivent rester deux heures allongés dans la boue. Ce Rafael Fernando Pelayo, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il avait des *cojones* (il avait déjà tenté de s'évader et avait été repris après avoir volé une voiture et tiré sur des gardes-frontières) n'était pas le seul combattant de la guerre d'Espagne parmi les déportés à Taïchet, il y avait aussi Manfred Zalmanovitch Stern, alias général Kléber des Brigades Internationales, « le sauveur de Madrid » en 1936, qui mourra au camp numéro 7 de l'*Ozerlag*, non loin de là, en 1954.

L'aspect de la ville n'a pas tellement changé depuis qu'Anatoli Jigouline la découvrit en 1950. Sur le quai, des OMON en treillis bleu tirent du wagon voisin des détenus menottés. Le nombre de types en treillis, dans la Russie profonde, met mal à l'aise : militaires, membres de diverses polices, mais aussi simples péquins dont c'est le costume de travail, la tenue pour aller à la chasse ou à la pêche, les grands divertissements des Sibériens. Sur la place devant la gare, deux jeunes gens, frigorifiés dans le vent, font une garde d'honneur devant le monument aux morts de la « Grande Guerre Patriotique ». Beaucoup de baraques sont toujours en bois, les rues sont toujours boueuses, la taïga ferme toujours son cercle autour de la ville (« ville », c'est un grand mot : cinq rues parallèles, quelques perpen-

diculaires). Des chiens aboient, des corbeaux croassent. Je l'ai déjà écrit dans un autre livre, le tragique particulier à beaucoup de paysages russes ne tient pas seulement à ce qu'on voit, mais à ce qu'on y lit des destins qui s'y sont fracassés, du sang et des larmes dont on les sait gorgés. La géographie y est tout intriquée d'Histoire. Ce quai de gare où de petits panneaux écartèlent les points cardinaux, *zapad, vostok, sever, ioug*, ouest, est, nord, sud, ces rues lugubres sous les nuages bas, chargés de neige, ont vu passer tant d'êtres humains épuisés de faim, de froid, de vermine, marchant vers un des trois cents camps de l'*Ozerlag* qui fournissaient la main-d'œuvre d'esclaves chargée de la construction des premiers tronçons du BAM... Il y eut jusqu'à cent mille prisonniers dans les camps autour de Taïchet, d'anciens Rouges espagnols y côtoyaient des prisonniers de guerre allemands et japonais, des intellectuels, des écrivains comme Iouri Dombrovski, l'auteur de *La Faculté de l'Inutile*, Olga Ivinskaïa, maîtresse et inspiratrice de Pasternak, le poète yiddish Peretz Markish.

Le soir, on va dîner au restaurant tadjik *Sogdiana*, rue Gagarine. On peut y manger du ragoût d'écureuil, mais on s'en garde bien. « On », c'est moi et mon compagnon de voyage (ça se dit *spoutnik*, mot qui rappellerait quelque chose aux plus anciens), mon interprète et ami Valéry, sans qui mon niveau lamentable en russe m'eût rendu la vie bien difficile. Rideaux et nappes cramoisis, lustres, une estrade dans un coin pour l'orchestre, qui heureusement n'est pas de service ce soir. La sono passe du Joe Dassin (« Et si tu n'existais pas... »). Impossible de trouver en Russie un restau où on ne soit pas abruti de variétés sonores. Hommes seuls, en blousons d'acrylique. Deux tablés de femmes, grosses, joviales, casquées de choucroutes blondasses. Il me semble (mais je me trompe peut-être) que ce qu'il faut bien appeler le malheur russe est plus désespérant pour les femmes, qu'il y a pour elles toujours un fond de tristesse même dans la gaieté. L'après-midi, allant m'acheter des gants de laine au centre commercial, j'avais remarqué une jolie jeune femme brune, aux yeux outremer, assise songeuse, jambes croisées gainées de jeans, à son stand de bricoles électroniques, et je m'étais demandé ce que ça faisait d'être probablement la seule jolie femme de la ville (c'est le genre de question futile, parce qu'indécidable, qu'on se pose en voyage). J'avais eu envie d'aller lui acheter un téléphone, mais à quoi bon ? Au fur et à mesure que l'heure avance, au *Sogdiana*, la salle se remplit, l'atmosphère s'échauffe, le style mafieux s'épanouit, à l'image du patron, un balèze au crâne rasé en costume de rayonne grise. Un Tadjik ivre cherche mollement la bagarre.



*

La préposée aux cheveux de cuivre de la gare de Taïchet nous a délivré des billets pour Oust-Kout avec l'indifférence morne qui caractérise beaucoup d'employés, notamment des *Rossiiskie Jeleznie Dorogui*, les chemins de fer de Russie. Ce n'est pas le cas cependant d'Oksana, la serveuse du wagon-restaurant, qui sait compter jusqu'à trois en français et est très aimable en russe. Déjeuner (médiocrement, mais qu'importe) en regardant défiler le paysage, c'est encore un plaisir d'autrefois. La taïga, toujours la taïga, ce continent d'arbres. On ne s'en lasse pas plus que du spectacle de la mer. Voilettes de fines branches coiffant les bouleaux, plumet sombre des pins, argent et ocre rouge des troncs. On espère voir un ours ou un élan, ou un loup, on sait qu'on n'en verra pas, ils ne sont pas si cons. De temps en temps, souvent, des troncs noirs hérissent comme des gibets de grandes étendues calcinées où une eau sombre mijote parmi les plaques de neige. Les incendies sont souvent causés, me dira un homme des bois, dans quelques jours à Novaïa Tchara, par les rayons du soleil passant à travers les bouteilles de vodka – innombrables – que les promeneurs, les chasseurs ou pêcheurs, abandonnent après les avoir sifflées, et qui font loupe sur la mousse sèche, en été. Ils seraient ainsi une conséquence inattendue de l'alcoolisme, et aussi du peu de souci qu'on a de l'environnement – mais qu'est-ce que « l'environnement » dans un pays qui semble sans limites ? Il y a des tas de mots de chez nous – la campagne, la province (que les modernes appellent maintenant « région »...) – qui ne « marchent » pas ici. L'espace appelle d'autres mots, que nous n'avons pas. Même « la forêt », avec son côté pique-nique et chasse aux champignons, ça ne désigne pas adéquatement l'immensité de la taïga. Allongée sur sept mille kilomètres, elle couvre, en Sibérie (c'est Wikipédia qui me l'apprend) cinq millions cinq cent mille kilomètres carrés, c'est-à-dire onze fois la superficie de la France (pendant que j'y suis dans les comparaisons amusantes, et pour fixer les ordres de grandeur, j'ai lu dans *In Siberia* de Colin Thubron que si on faisait rentrer dans la Sibérie les États-Unis, l'Alaska comprise, plus l'Europe de l'Ouest, il resterait encore de la place; je ne sais pas si c'est vrai, je n'ai pas essayé; en tout cas, « si la Sibérie était détachée de la Russie, elle resterait de loin le plus vaste pays du monde », ajoute le même auteur).

Dans les petites gares, Chuna, Vikhorevka, Padounskié Porogi, des montagnes de planches couleur de beurre frais et de grumes rougeâtres attendent d'être chargées et expédiées vers la Chine. Le train roule sur les quatre kilomètres du barrage géant de Bratsk, l'une des gloires de l'industrialisation soviétique.

À droite, la « mer de Bratsk » tient sous sa glace deux cent cinquante villages engloutis; à gauche, en contrebas, la rivière Angara fuit vers le Iénisseï parmi les fumées de cités industrielles. Bratsk est paraît-il un désastre écologique (mais quel projet industriel n'est pas tenu aujourd'hui pour un désastre écologique ?). Ce qui est sûr, c'est que les tas de ferrailles rouillées, les fissures de la route qui court le long de la voie, sur le parapet, donnent une impression d'abandon guère rassurante. On n'aimerait pas vivre sous les cent soixante-dix milliards de mètres cubes d'eau de la « mer de Bratsk ». On imagine le film catastrophe... avec chute du train sur la ville, emporté par un super-tsunami... filmée de l'intérieur du wagon... Enfin rien de tel n'arrive et en pleine nuit, sous la neige qui tombe de nouveau, on est à Oust-Kout (« la bouche de la Kouta », un affluent de la Léna).

*

Ah, Oust-Kout... ! Je vais peut-être être injuste, mais je ne conseillerais à personne d'aller y passer ses vacances. Un guide anglais la présentait comme *one of the most vibrant towns on the BAM*, je ne sais pas où ils sont allés trouver ça. Ou alors, je n'ai pas eu de chance. L'accueil à l'hôtel Léna, déjà, met dans l'ambiance. Il est deux heures et demie du matin, et l'employée de la réception, au visage de marbre (du marbre qui serait aussi du saindoux) examine mon passeport à la loupe. Au sens strict : telle une philatéliste examinant un timbre rare, elle se munit d'une loupe pour en scruter longuement les détails. Et ce n'est rien à côté de la serveuse du bar, au petit déjeuner du lendemain matin. Petite tête dure d'oiseau cruel aux yeux profondément enfoncés cernés de bleu. Pas l'esquisse d'un sourire, pas de bonjour ni d'au revoir, pas un verbe qui exprimerait un rapport humain, juste des *Chto? Chto ichio?* (« Quoi? Quoi encore? »). La seule phrase qu'elle articule est pour réprimander Valéry parce que, pour indiquer son choix, il a posé un doigt sur le plexi de la vitrine où s'exhibent blinis, boulettes graisseuses, etc. (une affiche signale aussi qu'une assiette cassée vaudra une amende de cent roubles : que ne lui en ai-je, pour ce prix-là – deux euros environ –, cassé une sur la tête ?). Jusqu'à présent (mais on n'est encore qu'au sept cent quinzième kilomètre du Baïkal-Amour), elle est hors-concours dans la compétition pour la plus belle gueule d'empeigne. On l'imagine bien agent du NKVD interrogeant un « ennemi du peuple ». On tremble. Dehors, il neige abondamment. Marre de la Russie, ce matin-là. Ils pourraient faire un petit effort, quand même...